

L'AGRICULTURE NOUVELLE

ABONNEMENTS

France et Colonies :	18 »
En un (24 numéros) ..	9 »
En six (12 numéros) ..	5 »
Un an ..	35 »
Un an ..	14 »

LES ANNONCES

et notes
au SERVICE DE PUBLICITÉ
18, Rue d'Enghien, Paris
(10^e arrondissement)

Paraît les 2^e et 4^e samedis de chaque mois. — Rédaction, Administration : 18, rue d'Enghien, Paris



C. Bodmer, Egr.
Paris

Lapin angora zibeline (mâle), à M^{lle} de Beaumont. (Voir dans ce numéro : Les races nouvelles de Lapins à fourrure.)

L'ÉLEVAGE EN CAPTIVITÉ DES ANIMAUX SAUVAGES A FOURRURE

La mode est aujourd'hui plus que jamais à la fourrure; autrefois apanage des classes riches ou aisées, elle a gagné toutes les classes sociales, et les animaux sauvages ne suffisent plus à l'approvisionnement.

La rarefaction des animaux sauvages à fourrure, utilisés par l'industrie de la mode, devient chaque jour plus grande; quelques-uns, tel le castor sur nos rivières de France, sont en voie d'extinction; certain chasseur de ma connaissance qui, il y a vingt ans, prenait bon an mal an une centaine de peaux dans sa saison, en capture maintenant cinq à six; le petit chinchilla du Pérou, qui pullulait autrefois dans toute la Cordillère des Andes, est devenu presque introuvable, et les gouvernements intéressés ont dû en prohiber la capture et l'exportation; quant au renard argenté, il a presque disparu du Labrador et de l'Alaska, et quand, par hasard, on en tue un, c'est un événement; les autres races à l'avenir...

Il a fallu faire appel à Jeannot lapin pour parer à ce déficit; l'art du lustrer et de la teinture a accommodé cette modeste dépouille aux goûts du jour, car ses ressources sont infinies et habiles.

Les Américains, il y a déjà quelque trente ans, eurent l'idée heureuse d'adapter à la vie domestique quelques-unes de leurs nombreuses races d'animaux à fourrure; les premiers essais furent tentés, dans l'île du Prince-Edouard, sur le renard argenté; il fallut cinq ans pour plier cet animal à la vie captive et obtenir sa reproduction régulière; actuellement, il existe au Canada et aux Etats-Unis plus de deux mille fermes à renards; cet élevage ne pénétra en Europe qu'après la Grande Guerre; quelques fermes se montèrent dans les Alpes, puis dans les Vosges; actuellement, on compte en France une dizaine d'élevages de renards d'espèces diverses; cet animal s'est parfaitement adapté à notre sol et climat, et les peaux obtenues sont aussi belles que celles du pays d'origine.

Les animaux à fourrure de l'Amérique du Nord

Après les essais heureux sur le renard argenté, les Américains essayèrent l'élevage d'autres espèces intéressantes de leur faune, qui est la plus riche du monde en espèces à fourrure; on essaya le vison ou minck, qui est une espèce de putois semi-aquatique, mais dont la peau a une bien plus grande valeur;



Jeunes castors du Chili ou «ragondins»: cet animal, très prolifique, s'élève avec la plus grande facilité.



Fouine apprivoisée jouant avec son maître.

le vison existe également en France, mais il y est très rare partout et, d'autre part, sa fourrure est bien loin d'égaler celle de son cousin canadien; il existe au Canada, à l'heure actuelle, plus de huit cents fermes à visons.

Le skunks, si connu en pelletterie, est également un putois de l'Amérique du Nord; on le trouve également en Amérique Centrale et en Amérique du Sud; sa dépouille a à peu près la même valeur que celle de notre putois français; il s'élève très bien en captivité et s'y reproduit normalement.

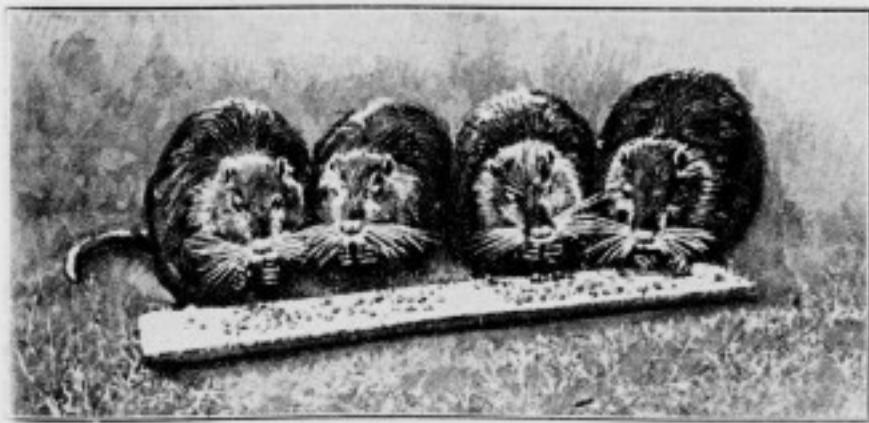
L'opossum, également appelé «sagie de Virginie», est élevé en grand aux Etats-Unis, où sa viande est très appréciée et servie sur les tables des meilleurs hôtels; nous en reparlerons à l'étude documentaire des principales espèces à fourrure que nous avons l'intention de publier dans ce journal.

L'ondatra ou rat musqué, plus connu en pelletterie sous l'appellation de «loutre d'Hudson», est élevé sur une vaste échelle au Canada et aux Etats-Unis; sa peau, que l'on appelle «le pain du fourreur», constitue la base principale de l'industrie de la fourrure; nous en avons essayé l'élevage en France depuis deux ans et nous avons obtenu d'excellents résultats; ce petit animal s'élève comme le lapin, et sa fécondité est prodigieuse; nous ajoutons que, comme celle de tous les rongeurs, sa chair est comestible et excellente.

Le racoon ou raton laveur, connu en pelletterie sous le nom de «marmotte du Canada», est un gentil petit animal que l'on peut élever comme bête d'agrément et d'utilité; car, d'une part, il est joli et intelligent, et, d'autre part, sa fourrure a une grande valeur, surtout celle de la variété noire, que les Américains élèvent depuis peu d'années et qu'ils appellent «chat sauvage noir».

Enfin, on tente actuellement, toujours en Amérique, des essais d'élevage de la martre du Labrador, du pékan, qui est une très grande martre, du castor et de la loutre de rivière; ces essais sont encore du domaine expérimental.

Passons maintenant à l'Amérique du Sud; là, les espèces à fourrure sont moins nombreuses; il n'y en a guère que deux susceptibles de retenir notre attention, mais l'une d'elles, le précieux «chinchilla royal», peut



Une famille de castors du Chili prenant leur repas; ce dernier est composé de grains de maïs.



La fouine peut être élevée en captivité : il en est ainsi de celle que représente notre photographie de gauche ; à droite, un reproducteur mâle.

être considéré comme le joyau des animaux à fourrure ; la valeur de sa peau égale presque celle des perles précieuses (2.000 à 3.000 francs).

Chinchilla et ragondin de l'Amérique du Sud

Le chinchilla, nous l'avons dit au début de cet article, était très commun autrefois dans la Cordillère, et on racontait qu'un promeneur dans sa journée pouvait voir plusieurs milliers de ces petits rongeurs ; par suite de la chasse effrénée qu'on lui a livrée, le chinchilla est devenu rarissime, et on ne le trouve plus guère qu'aux confins des neiges éternelles, à 3.000 et 4.000 mètres d'altitude ; les gouvernements du Sud-Amérique, qui en ont interdit la chasse, ont autorisé leurs nationaux à créer des fermes d'élevage de chinchillas ; il en existe une à La Paz, en Bolivie, et une en Argentine ; il existe également une ferme privée en Californie, dont le climat est cependant bien différent de celui de la Cordillère ; cette ferme obtient d'excellents résultats, et les reproducteurs qu'elle offre sont vendus sur la base de la coquette somme de 4.000 dollars le couple, soit environ 100.000 fr. de notre monnaie !

Nous pensons que le chinchilla pourrait très bien s'élever en Europe ; nous en donnerons les raisons dans l'article qui lui sera consacré.

La deuxième espèce intéressante du Sud-Amérique est le « myopotame cuyou », appelé aussi « castor du Chili », mais plus connu en pelletterie sous les appellations de « nutria » ou « ragondin » ; la peau du « ragondin » est aujourd'hui très à la mode et vaut de 200 à 300 francs pièce ; quand nous aurons dit que cet animal est le plus facile à élever de toutes les races à fourrure, qu'il ne connaît pas la maladie, qu'il est strictement végétarien et se nourrit comme un vulgaire lapin, et qu'enfin il est extrêmement prolifique, nos lecteurs comprendront tout l'intérêt qui s'attache à l'élevage de ce précieux petit animal.

Les plus jolies espèces européennes

Et maintenant, revenons à l'Europe, où nous avons aussi quelques espèces intéressantes susceptibles d'élevage ; et d'abord à tout seigneur tout honneur : « la zibeline », qui donne, après le chinchilla, la plus belle des fourrures ; habitant les immenses forêts sibériennes, on n'a pas encore essayé sa domestication en regard de la difficulté de s'en procurer ; mais le jour où ce sera possible, il y a là des essais extrêmement intéressants à tenter ; dans les mêmes régions et en Russie, nous trouvons la blanche hermine, qui mériterait également qu'on l'élevât ; cet élevage se ferait

absolument comme celui de notre furet.

Avant de parler de nos races indigènes, disons un mot d'un animal qui peut être considéré également comme bête à fourrure : « le mouton karakul », originaire de la Boukharie (Turquie d'Asie), on l'appelle également « mouton de Boukharie » ou « astrakan ». Cette admirable race, dont des essais heureux d'élevage ont été tout récemment tentés en France, est appelée à un bel avenir.

Et nous voici, enfin, en France, où nous possédons quelques espèces très prisées à l'étranger, notamment la fouine, la martre et le putois ; nous fîmes les premiers à essayer, en France, l'élevage en captivité de ces trois mustéliens bien connus de nos campagnes pour les visiter qu'ils font assez souvent aux poulaillers dont ils massacrent tous les habitants. Ces essais d'élevage sont très concluants

pour le putois, qui s'élève et se reproduit absolument comme son cousin domestique le furet ; les essais sur la martre et la fouine sont moins concluants quant à la reproduction ; mais il y a là, pour ceux qui aiment les bêtes et qui ont le goût de l'élevage, un champ d'expériences extrêmement intéressant (1).

Nous sommes très convaincus que l'élevage en captivité des animaux sauvages à fourrure est appelé à un bel avenir en tous pays ; nous estimons que la France, qui est très en retard dans cette voie, est cependant bien placée pour développer cette industrie nouvelle, ce qui permettrait de garder chez nous quelques milliards qui, chaque année, vont à l'étranger pour l'importation de pelleteries brutes.

V. BRAUNE,
Éleveur-naturaliste,
chargé de mission par le Gouvernement français
pour l'étude des animaux à fourrure.

COMMENT LA SCIENCE PERMET D'AMÉLIORER LA VINIFICATION

Le vin d'une vendange doit rémunérer non seulement une année de labeurs et de dépenses, mais aussi tous les capitaux, argent et activité, immobilisés dans la vigne depuis une longue période. La réussite de la vinification est donc d'une importance capitale, aussi est-il d'actualité de rappeler le rôle prépondérant de sa conduite raisonnée à la lumière des connaissances de la science consacrées par la pratique.

Si on rencontre encore des praticiens qui estiment que le vin se fait tout seul, qu'ils doivent laisser la nature agir, c'est que ceux-ci préfèrent le mol oreiller de la routine à l'effort que nécessite l'application des principes scientifiques, effort toujours récompensé par l'obtention de vins de qualité supérieure.

Il n'y a, d'ailleurs, qu'à réfléchir pour se rendre compte de cette heureuse influence des données techniques. Le raisin est une matière première, et la vinification, qui le transforme en vin, une véritable opération industrielle, mettant en jeu des mécanismes, des phénomènes variés, physiques, chimiques, biologiques, que la science moderne a déjà débrouillés en grande partie ; elle en a montré les lois, comment on peut les diriger et, par suite, comment on peut faire concourir l'ensemble à l'obtention du produit qui aura le plus de qualités, c'est-à-dire qui se vendra le mieux.

Connaître les principes qui régissent les phénomènes : fermentation, vie des levures et des microorganismes, macération, oxydations, précipitations, etc., permet de les adapter à ses moyens matériels d'action pour la meilleure

solution du problème à résoudre ; c'est là un axiome pour toute industrie, c'est la raison d'être de l'ingénieur, du technicien. Pourquoi la vinification échapperait-elle à cette règle ? Il n'y a pas de réponse à cette question. Tout au plus invoque-t-on qu'il faudrait savoir de la chimie ; évidemment, plus on a de culture scientifique, plus on est apte à s'assimiler les principes de l'œnologie, mais une expérience déjà longue nous a démontré que l'on peut très bien comprendre et prévoir tout ce qui se passe dans une cuve sans avoir appris la chimie et sans être arrêté dans l'étude par ces expressions du langage spécial de celle-ci ou par des calculs compliqués ; en faisant appel à l'expérience journalière, aux observations qui s'imposent au moins clairvoyant qui suit une cuvaie, quelques expériences simples sur des raisins, du moût, mettent en évidence les faits essentiels, les fixent dans la mémoire, tout en rendant cette étude des plus attrayantes.

Nombreux sont les praticiens parmi les milliers qui ont suivi nos cours d'œnotecnique, qui nous ont assuré que cette étude non seulement leur avait été extrêmement précieuse, mais encore les avait captivés et avait éveillé en eux une véritable passion pour la science du vin, contribuant ainsi à les attacher à une profession qui leur apporte des satisfactions compensant largement les soucis de la production.

L. MATHIEU,
Directeur de l'Institut Œnotecnique de France.

(1) Voir l'article paru dans l'Agriculture Nouvelle, n° 1365 du 25 février 1922.